

Richard J. PRESTON, *Cree Narrative : Expressing the Personal Meanings of Events*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, nouvelle édition revue et augmentée, 285 p.

Daniel Dickey

Volume 28, Number 1, 2004

La (dé)politisation de la culture?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008591ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008591ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dickey, D. (2004). Review of [Richard J. PRESTON, *Cree Narrative : Expressing the Personal Meanings of Events*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, nouvelle édition revue et augmentée, 285 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 28(1), 184–185. <https://doi.org/10.7202/008591ar>

Richard J. PRESTON, *Cree Narrative : Expressing the Personal Meanings of Events*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, nouvelle édition revue et augmentée, 285 p.

De 1965 à 1969, Preston passa la majeure partie de ses étés à Waskaganish, petit village cri du Québec, sur le littoral sud-est de la baie James. La réédition de son ouvrage comporte quatre chapitres supplémentaires présentant le contexte de son étude originelle, le contexte sociohistorique du village à l'époque, une biographie de son informateur-clé et de nouvelles narrations de ce dernier. Le cœur de l'œuvre porte sur l'utilisation du langage dans la définition de la culture, et plus particulièrement du système de catégories logiques qu'un peuple utilise pour ordonner l'univers. Les Cries rendent compte en racontant, et l'auteur exploite cette tradition orale par les récits de John Blackned, né vers 1894 d'un leader de groupe de chasse : des récits véridiques racontant les faits dans une description précise du contexte, orientés sur les activités familiales plutôt que sur l'expérience subjective. Les traditions s'exprimaient ainsi dans la narration d'événements singuliers passés, enseignant du même coup les comportements et les attitudes à adopter selon les situations, les décisions prises et leurs conséquences. Ces récits dressent, au fil des épisodes, un portrait évoquant le mode de pensée et d'appréhension du monde cri, son idéologie à une période de son histoire où le commerce des fourrures et l'anglicanisme faisaient partie intégrante du mode de vie.

Précurseur d'une anthropologie dite culturelle et cognitive, utilisant une approche inductive et phénoménologique, Preston veut démontrer que l'uniformité culturelle crie, malgré la grande dispersion des groupes, s'explique par la compréhension mutuelle des expériences individuelles de chasse, de vie et de survie. L'auteur interprète la narration crie comme un véhicule permettant la définition des catégories de base de cette culture, sa socialisation, la transmission d'informations et de nouvelles, le divertissement et une expression esthétique adaptée aux nomades. Le pouvoir de « conjurer », l'autonomie, le contrôle de soi, les difficultés et leurs réponses émotionnelles apparaissent comme des leitmotifs animant les récits.

Malgré une stabilité et une uniformité culturelles, les Algonquins du Subarctique entretiennent des variations locales. Les foyers familiaux se déplaçaient ainsi sur un territoire exigeant, au gré des chasses et du piégeage, dans un univers où est omniprésent le risque de la famine, engendrant croyances, rituels et apparitions des *witiko* ou *atoosh*, des esprits-hommes cannibales (chapitre 8). L'environnement boréal exige la vigilance, la solidarité, la foi en ses décisions et en ses capacités mentales dans les moments critiques, ainsi que l'entretien d'un état psychique d'espoir (chapitre 5). Cet état d'esprit devient un véritable « pouvoir de chasse » qui s'exprime dans des chants symboliques exprimant la relation vitale et d'amour (chapitre 7) du chasseur envers les animaux qui s'offrent à lui pour nourrir sa famille (chapitre 6). Les *Mistabeo*, les « attending spirits », s'expriment également par le chant pour communiquer avec les hommes. Ce concept d'esprit tutélaire est discuté au chapitre quatre, depuis son origine impliquant le trickster Tchikabesh à des récits rapportant divers pouvoirs des *Mistabeo*, leurs relations quasi parentales avec les chasseurs, discutant au passage des concepts de vérité, de réalité, de perception, de vision et d'intuition. La « conjuring tent », ou « tente tremblante », constituait la meilleure méthode, ou du moins la plus impressionnante, pour espérer et prédire le succès à la chasse, obtenir des nouvelles de parents sur le territoire, et même combattre ou tuer un autre *kwashaptum* s'activant dans sa tente tremblante à côté de son ou ses *Mistabeo*. Preston présente également la mise en place d'une tente tremblante en juillet 1965 et le compte-rendu des paroles entendues au cours de cette nuit (Chapitre 3).

L'auteur rappelle que les Cris des trente dernières années connaissent nombre de changements, qui font d'eux des Cris modernes vivant dans un village, parfois même une ville. La télévision satellite remplace la « conjuring tent », les chants, les récits biographiques traditionnels et la chasse s'effectuent maintenant sous la contrainte de l'argent. « But there are also fundamental continuities [...] a living, evolving culture » (p. xvi).

Daniel Dickey
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Stéphanie EVENO, *Le suicide et la mort chez les Mamit-Innuat*. Paris, L'Harmattan, 2003, 319 p., bibliogr.

Dans le cadre des relations actuelles des Premières nations autochtones et des gouvernements du Canada et du Québec, force est de constater que le discours sur la question autochtone souffre d'une méconnaissance profonde des cultures autochtones alors que notre histoire nationale, trop simpliste, tend à exclure les autochtones des véritables enjeux sociaux, économiques et culturels contemporains. C'est dans ce contexte global de déconstruction et de reconstruction des rapports aux cultures marginales que se situe cette monographie sur le suicide chez les Innuat (montagnais) de la Côte-Nord du Québec.

L'auteure se place d'emblée dans une perspective où elle cherche à déconstruire le discours sur la question pour tenter de saisir la place du suicide et de la mort dans la culture innue, car c'est véritablement le rapport à la mort qu'il s'agit d'étudier ici. En amorçant la réflexion sur le changement culturel, l'auteure montre que l'autochtone se retrouverait dans une inadéquation où il est écartelé entre les vestiges d'une culture d'origine et l'intégration au bas de l'échelle des sociétés modernes (p. 32-33). Dans ce contexte, nous pourrions parler d'une vision qui tend à surinvestir les problèmes (écart entre la réalité et le discours), ce qui tend à renforcer les stéréotypes. Ainsi, la déstructuration de la famille en milieu autochtone, les problèmes de violence, d'alcoolisme, de drogue font l'objet d'études nombreuses qui envahissent presque tout l'univers de la recherche et par conséquent du discours.

L'auteure divise sa recherche en cinq chapitres. Le premier porte sur le cadre d'analyse et sur la méthodologie. Le second trace un survol des communautés étudiées. Le troisième traite de la mort et des rites funéraires. Les deux derniers chapitres font état du suicide à travers les données recueillies sur les facteurs de risque ou de protection et sur la construction narrative du suicide chez les Innuat.

Au-delà des explications qui se rattachent à l'impact des problèmes sociaux sur les conduites suicidaires, l'auteure cherche à étudier la position de la culture innue eu égard à la mort ; elle veut comprendre les valeurs que cette culture accorde à cette forme de décès que l'on identifie au suicide. Pour les fins de son étude, l'auteur tente de dépasser le discours ambiant et les statistiques. Son enquête se déroule dans deux communautés innues du Québec